





**FILIP OSSELAER**

**REMGO**  
**EVENEPOEL**

**FULL GAS**

*Viser la perfection*

**Lannoo**



Pour Patrick et Agna

Pour Oumi

Et pour Remco



« Il paraît qu'il est doué, votre fils. »

(Patrick Lefevere rencontre les parents de Remco pour la première fois, autour d'un dîner)







# **AVANT-PROPOS**

Je m'appelle Agna.

Je suis la maman de Remco.

D'ailleurs, c'est ainsi que beaucoup de gens s'adressent à moi : « Vous êtes bien la maman de... ? » Dans leur regard, je vois bien ce qu'ils se disent : « C'est elle, c'est sa maman ! » Parfois, je l'avoue, ça m'agace un peu. Bien sûr, je suis fière. Bien sûr, je suis une maman heureuse d'avoir un fils de 24 ans. Mais cette fierté, je la ressens depuis le tout premier jour, depuis que j'ai su que j'étais enceinte. La carrière cycliste de Remco n'a pas changé cela. On me dit parfois : « Ce doit être extraordinaire d'avoir un fils aussi talentueux ! » Mais je ne le vois pas de cette manière. Tous les parents ne sont-ils pas fiers de leurs enfants ? C'est naturel, non ? (Ou du moins, chaque parent devrait l'être...). Peu importe ce que fait un enfant, peu importe ses réussites : chaque enfant mérite la fierté et l'amour de ses parents.

Non, le chemin n'a pas été facile pour Remco. Dès son plus jeune âge, il a choisi le parcours le plus exigeant : une décision qu'il a prise lui-même. Ces périodes-là, ces étapes, n'ont pas toujours été simples. Il n'était pas évident de répondre à ses attentes ou de tout organiser pour lui. Mais je peux dire haut et fort qu'avec Patrick, son papa, nous avons fait tout notre possible pour lui permettre de suivre son chemin, pour que tout se passe du mieux possible. Remco ne pourrait jamais nous reprocher de ne pas lui avoir donné sa chance. Notre famille et nos amis proches savent à quel point cela compte pour nous, à quel point nous vivons tout cela intensément. Et c'était déjà le cas bien avant qu'il ne monte sur un vélo. La seule chose que nous attendions de lui, c'était qu'il s'engage pleinement, comme nous le faisons nous-mêmes, même quand nous ignorions où cela le mènerait. Et cet engagement, il l'a toujours eu, sans hésitation. Il s'y consacrait tellement que cela se faisait parfois au détriment de ses résultats scolaires. Honnêtement ? Cela m'agaçait souvent. J'ai toujours attaché beaucoup d'importance aux études, je pouvais être stricte. Je ne cédaï pas toujours, alors il allait voir son papa, peut-être

un peu plus indulgent... Oui, Remco l'avait compris et c'est comme ça qu'il était. C'est vrai, en tant que maman, on voit les choses différemment. Je suis une mère protectrice, une mère qui s'inquiète.

Remco se fixe des objectifs. Et pour les atteindre, il est dur, très dur, envers lui-même. Les gens voient les moments de gloire, les triomphes éclatants, les performances spectaculaires. Mais il y a souvent un revers à la médaille : les déceptions, les chutes, les mauvais jours. Est-ce que le monde extérieur y pense vraiment ? Bien trop peu.

Il n'a pas été évident, vous savez, de devoir laisser partir son enfant si tôt. Ce n'est pas facile de le voir si souvent absent, de devoir se passer de lui. Et ça ne l'est toujours pas. Parfois, des jours, des semaines s'écoulent sans que je puisse lui faire un câlin, un baiser. Pendant les périodes les plus chargées, ça devient même impossible. Sauf si on compte ces gestes envoyés par écrans interposés, sur WhatsApp. Le jour d'une course, on ne le voit pas, on ne peut tout simplement pas l'approcher. Parfois, il n'a pas une minute pour nous. Et pourtant, nous sommes là. Notre présence, le fait qu'il sache que nous sommes quelque part, le long de la route, suffit : Remco ressent notre soutien.

Ces moments d'absence sont difficiles. Mais je sais pourquoi il fait tout cela, et cela aide. Cela m'aide aussi de voir à quel point Remco est indépendant. Il n'a que 24 ans, mais c'est déjà un jeune homme capable de prendre des décisions, grandes et petites, et de tracer son propre chemin à travers les virages de la vie. Et pourtant, dans ces moments-là, je me rends compte que j'aimerais garder ce petit garçon, cet enfant qu'il était autrefois, pour toujours près de moi. Je voudrais le garder sous mon aile, mais je réalise qu'il a déployé les siennes, et qu'il faut que je le laisse voler.

Je le sais : ce lâcher-prise, c'est quelque chose sur lequel je dois travailler (n'est-ce pas le cas de nombreux parents ?). Remco me manque souvent, lorsqu'il est une fois de plus en déplacement, happé par les exigences des autres, du monde extérieur, ou encore par l'ascension fulgurante

qu'il vit. Dans ces moments-là, je voudrais le retenir un peu plus, veiller à son bien-être, à son bonheur. Car il n'est pas acceptable que d'autres prennent des décisions à sa place, sans tenir compte de ce qu'il veut. Je le ressens parfois : Remco est pris dans le tourbillon effréné de sa carrière, il est patient, je le sais, je le ressens. Mais même pour lui, il y a des limites. Quand tout devient trop, il finit par craquer, il explose. Dans ces moments-là, je n'ai qu'un souhait : qu'il reste fidèle à lui-même, qu'il suive son intuition, qu'il ouvre grand les yeux et regarde bien autour de lui, tout au long de sa vie. Je souhaite qu'il trouve toujours du plaisir dans ce qu'il fait, entouré des personnes qu'il aime.

Je ne crois pas que Remco réalise pleinement à quel point tout cela me préoccupe, combien je ressens son absence, à quel point je voudrais parfois pouvoir m'asseoir avec lui et vraiment parler. Parler à ce petit garçon qu'il était, mon fils.

Lors des courses, mes yeux scrutent tout, dans toutes les directions. En tant que maman, je vois et je ressens beaucoup de choses. Je vois les chutes, je vois les moments de souffrance. Mais je ne montre pas mes émotions, ou le moins possible, en tout cas. Sur ce point, Remco et moi nous ressemblons : tomber, se relever, et continuer, sans trop s'attarder, sans chercher d'excuses.

Plus je vieillis, plus je prends conscience à quel point le temps file à une vitesse folle. Quand j'étais plus jeune, je n'y pensais pas autant. Et quelque part, c'est une bonne chose. Sinon, dans notre famille, nous aurions peut-être pris des décisions que nous – ou Remco – aurions regrettées par la suite. Ce n'est pas le cas aujourd'hui. Nous avons pris les bonnes décisions quand il le fallait. Et aujourd'hui, nous n'avons rien à nous reprocher.

Remco est là où il voulait être. Il a travaillé dur pour y arriver. Et il devra continuer à travailler dur, jusqu'à la fin de sa carrière. Mais moi, sa ma-

man, je n'ai qu'un souhait : qu'il soit heureux, dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il entreprend.

Alors, je pourrai – avec un immense soupir de soulagement – dire :  
« Mon petit garçon, que j'aime si fort, a atteint tout ce pour quoi il a tant travaillé. »

Agna



**1**

**PROLOGUE**

Nous sommes le samedi 15 août 2020, dans le nord de l'Italie, il fait beau et chaud sous le soleil estival.

Ce matin-là, à Bergame, s'élance la 114<sup>e</sup> édition du Tour de Lombardie. Sur un parcours de 231 kilomètres menant les coureurs jusqu'à Côme, ils serpentent à travers monts et vallées, dans un décor enchanteur de lacs, de gorges profondes et de ruisseaux chantants. Le Tour de Lombardie est une course redoutable : seuls les meilleurs y triomphent, et seuls les plus grands noms figurent au palmarès, de Fausto Coppi à Tom Simpson, en passant par Felice Gimondi, Bernard Hinault, Roger De Vlaeminck et Eddy Merckx. Pas de place ici pour les amateurs.

En temps normal, cette épreuve marque la fin de la saison des classiques cyclistes. En italien, on l'appelle poétiquement « la classica delle foglie morte », la classique des feuilles mortes. Cette année-là, pourtant, la célèbre course d'automne se courait en plein été, conséquence directe des mesures liées à la pandémie de coronavirus.

2020 fut une année étrange, et pour tout dire, profondément déroutante.

À la mi-mars, le monde entier était soudainement confiné. Le coronavirus avait forcé la fermeture des écoles, des restaurants, des magasins, des musées, des terrains de jeux et des cafés. Les gens découvraient le télétravail et on ne leur demandait plus d'aller au bureau, mais de rester chez eux. La vie était en suspens : les familles vivaient dans leur bulle, on ne pouvait plus voir ses amis ; quant à ses proches, tout se limitait à un écran d'ordinateur ou d'un iPad et, si on avait de la chance, à se saluer de loin à travers la fenêtre de sa maison. Les gens mouraient seuls, dans une solitude déchirante. Après une vie passée à s'aimer ou à se blesser, ils n'avaient plus droit à un dernier geste de tendresse ni à une ultime conversation. C'était un bouleversement auquel nous, en tant qu'êtres humains, n'étions pas préparés. Le virus nous avait plongés dans une nouvelle réalité, marquée par la distance, l'isolement, l'incertitude et la peur. Que se passerait-il ensuite ? Les hôpitaux étaient submergés, les



services de santé au bord de l'effondrement sous le poids de cette « pandémie », un mot qui a rapidement infecté notre vie quotidienne. De toute évidence, chers lecteurs, vous savez exactement de quoi je parle, car vous l'avez vécu vous aussi.

Mais ce 15 août 2020, le monde reprenait doucement vie. Les gens pouvaient de nouveau sortir. Timidement, certes, mais ils sortaient. Ils retrouvaient enfin une bouffée de liberté, celle de voyager, de manger et de boire ensemble, de profiter des petits plaisirs de la vie.

Et surtout, celle de reprendre les courses cyclistes.

Le calendrier cycliste avait été chamboulé : les courses par étapes et d'un jour avaient été reportées et réorganisées. Le 8 août, Wout van Aert remportait Milan-San Remo. Cette course, qui est normalement la première classique de la saison, est connue sous le nom de La Primavera. Van Aert l'a emporté devant le Français Julian Alaphilippe et l'Australien Michael Matthews. Puis le Tour des Flandres – un autre monument du cyclisme – se tint le 18 octobre, avec la victoire du Néerlandais Mathieu van der Poel. Deux semaines plus tôt, le 4 octobre, le Slovène Primož Roglič s'était imposé à Liège-Bastogne-Liège. Un vrai casse-tête, non ? Mais ce n'est pas tout : le 3 octobre – la veille même de la classique wallonne – débutait le Tour d'Italie, à Monreale en Sicile. L'Italien Filippo Ganna remportait le contre-la-montre de 15 kilomètres. Le 25 octobre, le Britannique Tao Geoghegan Hart s'adjugeait le maillot rose, avec 39 secondes d'avance sur l'Australien Jay Hindley. Mais attendez, ce n'est pas fini : encore plus de confusion ! Pendant ce temps, le 20 octobre, le Tour d'Espagne avait également commencé. Vous suivez toujours ? Deux grands tours en même temps ? On touche là à l'absurde. Primož Roglič allait remporter cette Vuelta le 8 novembre. Et pour finir, encore un changement : Paris-Roubaix, qui devait se tenir le 25 octobre après toutes ces reprogrammations, fut tout bonnement annulé. Les pavés étaient-ils trop dangereux en plein automne ? Ou le virus regagnait-il trop de terrain ? En parallèle,

le Tour de France s'était lui aussi tenu, du 29 août au 20 septembre, et c'est le Slovène Tadej Pogačar qui l'avait remporté.

Une année où tout a déraillé, si l'on peut dire.

Revenons au 15 août : en Lombardie, Remco faisait partie des grands favoris. Cela n'avait rien de surprenant, car dans les courses qui avaient pu se dérouler en 2020 aux dates prévues, il avait été exceptionnel. Il avait remporté le Tour de San Juan, le Tour de l'Algarve, le Tour de Burgos et le Tour de Pologne. Remco avait alors 20 ans – il est né le 25 janvier 2000. À la mi-août, il s'apprêtait à couronner une saison déjà brillante par une victoire en Lombardie. Les journaux étaient unanimes : Remco était en forme, Remco allait gagner. Et lui-même en était convaincu, il n'avait pas caché cette ambition : il croyait en lui. Bien sûr qu'il croyait en lui.

Mais malgré tout, quelque chose clochait.

« C'est vrai, on avait un mauvais pressentiment, raconte Patrick, le père de Remco, quatre ans plus tard. Il y avait un truc qui clochait. » Ce matin-là, Patrick était arrivé à Bergame avec sa femme Agna, leurs meilleurs amis Pascal et Nadine, ainsi que leur belle-fille Oumi. À leur arrivée, ils avaient été accueillis par des membres de l'équipe Deceuninck-Quick Step, qu'ils connaissaient bien. Ils avaient aussi été rejoints par Joeri De Knop, du journal flamand *Het Laatste Nieuws*. Patrick connaissait Joeri depuis longtemps et ils s'entendaient bien. Près de l'hôtel où ils séjournaient, la foule s'amassait : la course allait bientôt commencer et le soleil brillait. Des équipes de tournage de la chaîne VTM, venue du pays natal des Evenepoel, étaient présentes pour réaliser un documentaire sur Remco. Patrick, Agna et Oumi étaient désormais habitués à toute cette attention médiatique. Cela faisait partie de la vie de Remco ; il était devenu une vedette.

« Mais Agna disait que quelque chose clochait », se souvient Patrick.

Mais quoi ?

C'est là que Patrick, Agna et Oumi firent quelque chose d'inhabituel ; ils se dirigèrent vers le bus de l'équipe avant le début de la course. Que se passait-il ? « Remco nous avait envoyé un message, explique Patrick. Il voulait nous voir une dernière fois, avant le départ. » La famille Evenepoel était bien entendu la bienvenue, et les organisateurs les laissèrent passer sans poser de questions. « Oui, oui. Allez-y ! », leur avait-on dit. Ils pouvaient circuler librement, et en chemin, Patrick avait croisé Joxean Matxin Fernández, désormais chez UAE, qu'il connaissait de l'époque où il était recruteur chez Quick Step. « Bonne course tout à l'heure », lui avait-il lancé, suivi de quelques échanges sans importance. « Il y avait beaucoup de monde autour du bus », se remémore Patrick en faisant une pause. « En fait, ce n'était pas bon signe. Non, c'était même exagéré. Cela ressemblait... Je ne sais plus vous dire, en fait. Nous étions là, après avoir pris l'avion le matin, il faisait beau, c'est vrai. Mais malgré tout, Agna avait un mauvais pressentiment. Pourquoi ? Je n'en sais rien. C'est une sorte de don qu'elle a, quelque chose de spécial. Elle ressent les choses. Je ne sais pas ce que c'est. »

Patrick fait défiler les photos sur son téléphone. « Les voilà, dit-il en nous montrant les images du 15 août 2020, à Bergame. Là, nous sommes à côté de Remco. Et là, on le prend encore une fois dans nos bras. » Pourquoi une famille est-elle aussi intime avant une course ? C'est normal quand on aime son enfant, son fils, ses proches. Mais peut-être aussi parce qu'on sent qu'il va se passer quelque chose. C'était sûrement le cas. C'est une intuition que l'on ressent. On ne sait ni quand ni comment cela se produira, mais ce qu'on sait, c'est que ça arrivera.

La course avait commencé, et la famille Evenepoel s'était frayé un chemin le long du parcours pour suivre son déroulement. À deux reprises, ils aperçurent les coureurs passer, et à chaque fois, Remco levait le pouce. Dans la cohue, il avait reconnu Patrick, Agna, Oumi, et ses amis

– tout semblait aller pour le mieux. Il restait encore plus de 100 kilomètres à parcourir.

« Entre-temps, nous étions arrivés au café de Luca Paolini », raconte Patrick. Paolini, ancien coureur professionnel, avait remporté Gand-Wevelgem en 2015, lors d'une édition mémorable sous des conditions météorologiques terribles. Ce jour-là, l'homme à la barbe féroce avait bravé vent et tempête sur des pavés glissants, grimpé le Mont Cassel et le Monteberg, traversé les Flandres comme un champ de bataille en pleine tempête, où les coureurs étaient littéralement projetés de leurs vélos (Gert Steegmans avait même fini dans un fossé). On peut retrouver les images sur Internet. Paolini fut exclu du Tour 2015 après un contrôle positif à la cocaïne. À 40 ans, après une suspension de 18 mois, il se retrouva sans équipe. « Dopo la squalifica, la nuova vita di Luca Paolini riparte da un bar di Como », titraient les médias de l'époque. « Après sa disqualification, Luca Paolini commence sa nouvelle vie en ouvrant un café à Côme. » Ce jour-là, Patrick, Agna, Oumi, ainsi que d'autres membres de l'équipe, dont Patrick Lefevere et Alessandro Tegner, le responsable de la communication, étaient attablés. Ils n'étaient pas seuls : quelques membres de l'UCI et Gianni Bugno, l'ancien champion du monde, étaient aussi présents. Ils suivaient la course à la télévision en sirotant un café. Il restait alors 50 kilomètres à parcourir.

Et puis, soudain, la catastrophe.

Les coureurs attaquaient le Muro di Sormano et un groupe de tête de sept hommes s'était formé : Vincenzo Nibali, Bauke Mollema et Giulio Ciccone de Trek-Segafredo ; George Bennett de Jumbo-Visma ; Aleksandr Vlasov et Jakob Fuglsang d'Astana Pro Team.

Et Remco Evenepoel de Deceuninck-Quick Step.

Dans quelques minutes, après la descente, il resterait une bonne quarantaine de kilomètres jusqu'à Côme. L'un des sept leaders allait remporter le Tour de Lombardie une heure plus tard. « Dries Devenyns, son fidèle équipier, avait parfaitement placé Remco », explique Patrick.